



ZIBELINE
Mensuel culturel
& citoyen du Sud-Est

Elise Padovani pour Zibeline - Mars 2016

Jouant sur le double sens du mot «défendus», Catherine Rechart s'interroge sur cette privation d'identification qui sous couvert de «protéger» la vie privée des condamnés et de favoriser leur future réinsertion sociale, «interdit» des images qui disent à tous à quel point ces gens nous ressemblent.

Le film commence par trois courtes séquences où une femme et deux hommes vont chacun à tour de rôle, dévoiler leur visage.

La première baissera le miroir derrière lequel elle se cachait, le deuxième s'extraira d'un bas ajouré, le troisième jettera un à un, les masques blancs superposés qui le dissimulaient. Parallèlement sera lu le texte de l'article 41 du 24 novembre 2009, affiché à l'écran, légiférant le droit à l'image en prison. Comme dans toute bonne introduction, tout est là : la proximité, l'empathie créées par le gros plan, l'identité occultée/retrouvée, les visages «défendus» du titre, auxquels la réalisatrice accolera un corps, une parole, un parcours.

Ces trois-là verront la prison du dehors, en extérieur nuit ou jour, évoquant leur incarcération : le sentiment de perte de soi sous le regard des gardiens et des co-détenus, le temps qui n'avance plus linéairement mais tourne inexorablement en rond.

Leurs mots sont simples, efficaces.

Elle, Bernadette, parle du maquillage, de la coquetterie dont elle n'a envie que « dehors » durant ses permissions et s'ouvre aux autres en intégrant la communauté d'Emmaüs.

L'un, sans beaucoup d'illusions sur la société, se reconstruit par l'écriture, cultive son jardin,

disserte sur les mauvaises herbes, élève des brebis qu'il désigne par un matricule. L'autre se reconstitue à petites avancées et s'en-visage à nouveau.

Rien ne les désigne comme anciens taulards, rien ne les désignait d'ailleurs comme futurs criminels. Frères humains, disaient les pendus de Villon du haut de leur potence...

A l'intérieur de la Maison d'arrêt d'Épinal, atelier de philosophie à l'usage de volontaires. Le maître explique à ses « étudiants » les vieilles théories anthropologiques du «criminel-né» et à partir de leurs interventions, retrouve tout naturellement Socrate, Montesquieu, Foucault, Ulysse aux mille visages et Achille à l'unique vérité, et même ce vieux Robinson, qui se perd peu à peu pour n'être plus ni dé-visagé, ni nommé.

La réflexion se poursuit : penser ce que je suis, ce que je montre, ce que l'on voit et me renvoie. La documentariste hors champ intervient à peine, ses questions se formulent presque à voix basse. Discrète, elle s'efface totalement à la fin de son film devant les belles photos en noir et blanc de ses protagonistes parmi lesquelles se glisse celle du professeur. Photos qui s'imposent comme une identité retrouvée avec ses contrastes et sa part d'ombre.